

Culture médiatique et pratique théâtrale

Sara Thibault-Chamberland

Number 150 (1), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71612ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibault-Chamberland, S. (2014). Culture médiatique et pratique théâtrale. *Jeu*, (150), 64–67.

Culture médiatique

Réunis en table ronde en mai 2013, Robert Faguy, Marie Gignac, Jean-Marc Larrue, Étienne Lepage et Carole Nadeau ont discuté autour de la question « Culture médiatique et pratique théâtrale : ennemis ou alliés ? ».



PRATIQUE THÉÂTRALE

Sara Thibault-Chamberland

doit-on voir l'arrivée des nouvelles technologies comme une menace potentielle pour le théâtre ? Comment la pratique théâtrale se positionne-t-elle face aux nouvelles réalités de la culture médiatique ? Quels sont les rapports des créateurs et des chercheurs avec les autres médias ? Comment la thématique de la culture médiatique est-elle abordée dans les œuvres dramatiques ? Telles sont quelques-unes des questions discutées le 18 mai dernier, à Québec, à l'occasion des rencontres annuelles de la Société québécoise d'études théâtrales (SQET), lors de la table ronde « Culture médiatique et pratique théâtrale : ennemis ou alliés ? », animée par Jeanne Bovet, professeure au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, codirectrice de *L'Annuaire théâtral* et membre du Centre de recherche sur l'intermédialité. L'initiative de cette table ronde revient cependant à Hervé Guay, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières et à Francis Ducharme, doctorant à l'Université du Québec à Montréal.

Cinq intervenants ont participé à la discussion : Robert Faguy, professeur au Département des littératures de langue française de l'Université Laval et directeur du Laboratoire des nouvelles technologies de l'image, du son et de la scène ; Marie Gignac, actrice, metteuse en scène et directrice artistique du Carrefour international de théâtre de Québec ; Jean-Marc Larrue, professeur de dramaturgie au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal et membre du Centre de recherche sur l'intermédialité ; Étienne Lepage, auteur dramatique ; Carole Nadeau, metteuse en scène, directrice du Pont Bridge et doctorante à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

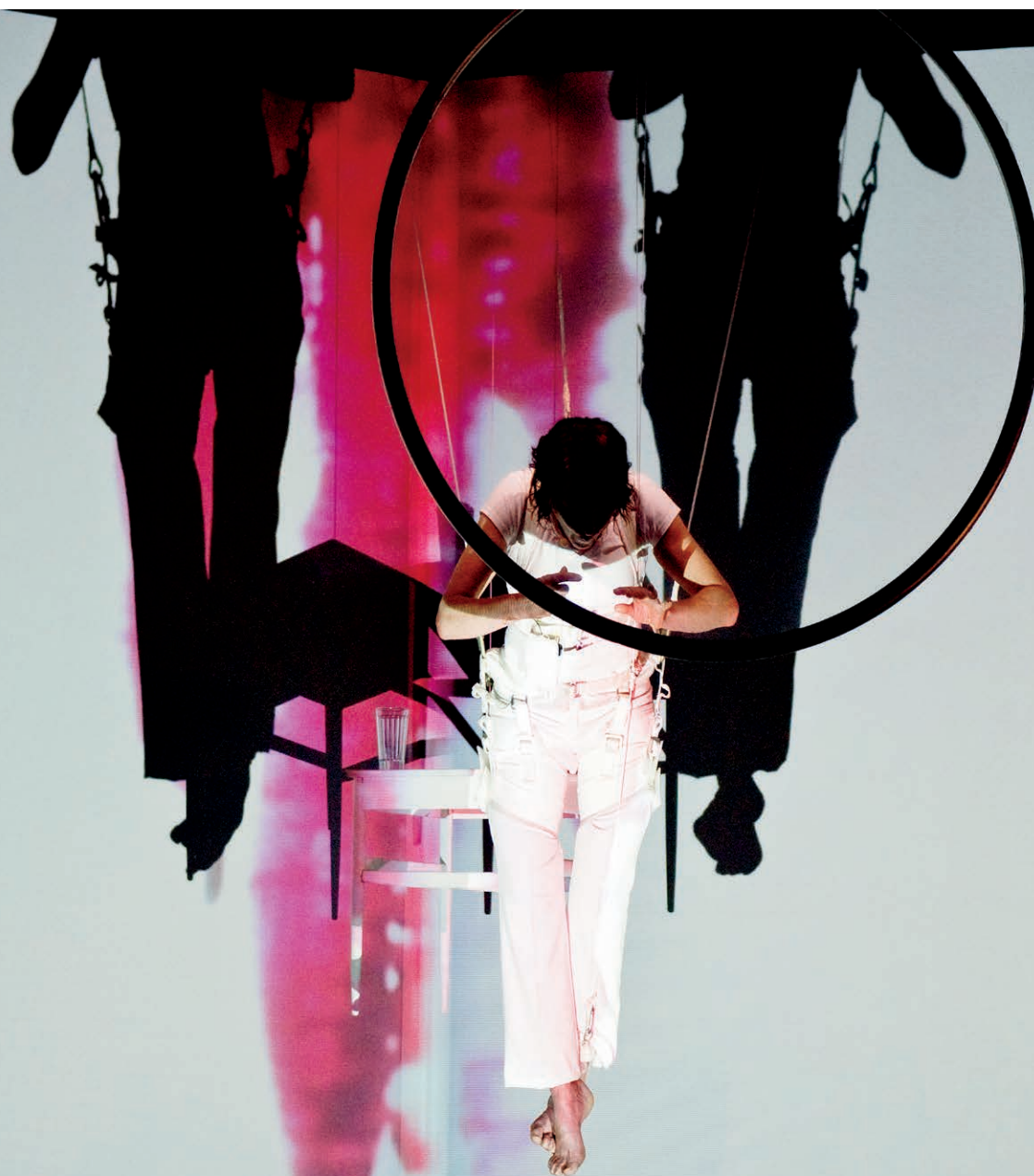
UNE MUTATION DRAMATURGIQUE SUR SCÈNE COMME DANS LA SALLE

Étienne Lepage a ouvert la discussion en faisant ressortir la question du temps. Il y est allé de trois réflexions. D'abord, la société entretient un rapport très particulier avec les médias au quotidien, associant souvent médias et sensationnalisme. De même les gens espèrent-ils vivre des sensations fortes au théâtre. Ensuite, les médias sont associés à la rapidité et à l'efficacité, et touchent toutes les sphères de la vie des gens, jusqu'à leurs loisirs. Selon Lepage, les médias ont permis un temps de croire que les spectateurs allaient exiger du théâtre une plus grande participation du public et un décloisonnement de l'espace entre

la scène et la salle. C'est un leurre à ses yeux, puisque cette nouvelle esthétique de la participation n'a pas encore produit les résultats escomptés.

D'entrée de jeu, Carole Nadeau considère que le numérique ne doit pas être vu comme un allié ou un ennemi, mais plutôt comme un nouvel outil, à même de servir ou non le projet artistique. Selon elle, la présence du numérique dans le quotidien entraîne de nouvelles habitudes de réception et de compréhension du monde, l'interface entre la scène et le numérique créant un nouveau rapport à la page, au texte et à la temporalité. Elle constate que les modes de représentation et les savoirs actuels subissent des mutations que le public ne sait pas encore bien s'approprier.

L'accessibilité de l'information que procure Internet est signalée par Marie Gignac. D'ailleurs, les comédiens apportent maintenant tous leur ordinateur en salle de répétition. Au cours de sa fréquentation des salles de spectacle, Gignac a observé à quel point les nouveaux médias ont envahi le théâtre et les arts en général, et ont transformé physiquement la scène. Pour elle, l'interdisciplinarité est récurrente dans les spectacles contemporains et la déconstruction narrative, de plus en plus présente. Par le biais de l'interactif et du participatif, la fiction est contaminée par le réel, ce qui altère le caractère passif habituellement attribué au spectateur.



Le Mobile de Carole Nadeau
(le Pont Bridge, 2010).
© Jean-François Gravel

Jean-Marc Larrue souligne quant à lui que, dans l'optique où le théâtre fonctionne comme un média, il est soumis à une dynamique de pillage continu. Larrue voit ainsi d'un très bon œil l'intégration des nouvelles technologies au théâtre, tout en convenant que cette révolution médiatique entraîne des remises en question. À ses yeux, celles-ci se situent moins sur le plan de la pratique que dans l'ordre du discours. À partir de sa lecture de *Remediation* de Jay David Bolter et Richard Grusin, qui affirment que le propre d'un média est de devenir transparent, Larrue avance qu'après un certain temps les

procédés médiatiques utilisés au théâtre ont tendance à devenir naturels. Il termine son intervention en expliquant qu'auparavant on pouvait croire que le théâtre représentait une relation humaine non médiatisée, mais que, maintenant, on se rend compte que la forme théâtrale est devenue un filtre comme un autre.

Pour Robert Faguy, la primauté va à l'authenticité dans la relation que le spectateur entretient avec l'œuvre et non pas aux technologies qui sont utilisées. C'est pourquoi un média ne peut jamais vraiment en remplacer

un autre. À l'instar d'Étienne Lepage, Faguy souligne que les médias sociaux créent une illusion de participation qui est complètement fautive si l'on considère que la participation nécessite une rétroaction, un dialogue. Au contraire, le théâtre procure, à son avis, un espace de liberté pour le créateur, le seul où il est possible de voir un humain interagir avec une machine, ce qui ne va pas de soi et nécessite bon nombre d'expérimentations qui doivent être testées en présence du public.



Le Voyage de Tchekhov à Sakhaline de Denyse Noreau, conçu pour le castelet électronique du LANTISS, présenté à Premier Acte en 2013 (Théâtre AdLux). La lumière de ce spectacle, conçue par Keven Dubois, se faisait au moyen de projecteurs vidéo ; on voit ici le procédé de projection arrière, avec en plus la projection de « fausses ombres » sur le plancher. Sur la photo : Geneviève Thibault et Élyse Garon. © Gabriel Talbot-Lachance



LA TECHNOLOGIE, DÉCLENCHEUR D'ESPRIT CRITIQUE

Jean-Marc Larrue signale les possibilités offertes par les nouvelles technologies afin de mettre en scène un répertoire jusqu'alors injouable. Pour lui, celles-ci facilitent également la production de spectacles hors des lieux théâtraux. Étienne Lepage n'est pas aussi optimiste : il se méfie de l'effet inverse que peuvent avoir les nouvelles technologies sur le théâtre, soit de dégager l'auteur du besoin de s'en occuper, puisque d'autres le font à sa place. En tant qu'auteur dramatique, Lepage croit cependant que la présence de la technologie ne peut faire autrement que de traverser les textes.

Carole Nadeau explique que, le théâtre s'étant toujours construit autour de résolutions de conflits, les écritures contemporaines sont marquées par une déconstruction narrative, morcellement qu'accentuent encore les nouvelles technologies. Hervé Guay est d'avis que les technologies employées sur la scène activent une fonction critique, surtout dans le cas où elles sont déplacées de leur milieu naturel. Il remarque que le théâtre se fait assez critique dans sa manière de représenter les médias.

Intéressé à la génération d'auteurs dramatiques qu'il qualifie de « trentenaires », à laquelle appartiennent par exemple Étienne Lepage, Catherine Léger et Fanny Britt, Larrue constate que les nouvelles technologies n'ont pas réellement eu d'impact sur leur écriture. L'effet colonisateur de la technologie a donc relativement peu touché la dramaturgie. Selon Étienne Lepage, cette situation est liée au statut de la parole dans la société québécoise, qui demeure très sensible à la langue, à la parole des auteurs,

à la singularité des écritures. Il cite en exemple les scènes des finissants de l'Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion (INSAS) de Bruxelles, auxquelles il a assisté récemment, qui ne contenaient presque pas de texte, mais beaucoup de mime, de cirque, de projections et de caméras. Carole Nadeau remarque elle aussi qu'au Québec l'auteur et le texte sont considérés comme des éléments absolument nécessaires à la réussite d'un spectacle.

Cette table ronde illustre à quel point il est difficile aujourd'hui d'appréhender le théâtre actuel et de s'entendre sur ce qui le caractérise. Tandis que le texte, les personnages et même le récit ne sont plus nécessaires dans certaines pièces contemporaines, la culture médiatique s'avère encore accueillie avec réticence par une partie des artistes et du public. Inversement, plus les médias, jeunes et moins jeunes, imposent leur marque à la scène, moins le public les remarque. Présenter un spectacle sans faire appel à la moindre technologie paraît maintenant relever du geste politique, d'un pied de nez aux pratiques théâtrales actuelles, tant l'alliance entre théâtre et médias semble aujourd'hui indissociable. ●